

# Cris du corps - Corps écrit<sup>1</sup>

Denise SAUGET

L'écrit du corps évoque ce que Freud a conceptualisé sous le terme de représentation et aussi la question, difficile à saisir, posée par la catégorie lacanienne du réel du corps.

Si le corps renvoie l'être humain à ses besoins vitaux, son psychisme l'inscrit (l'écrit) comme être de désir dans un rapport à l'autre. Ainsi l'écrit du corps renvoie au langage du corps et à la fonction symbolique liée à la mémoire. Il renvoie aussi au désir entendu comme appel à la communication interhumaine; l'écrit du corps pourrait se définir comme «l'inscription d'un langage du corps en code émotionnel interrelationnel entre le sujet et l'autre» pour reprendre la formulation de Françoise Dolto. Il ne s'agit donc pas de l'écrit comme possibilité de sublimation.

Pour éclairer ce qu'il en est du corps écrit, j'interrogerai les rapports entre l'expérience graphique d'une patiente au cours d'une cure analytique et la reconstruction de son corps déchiré, disloqué, perdu, arraché à son unité première.

## Cris du corps - Corps écrit : quelques préliminaires avant d'aborder le cas.

L'écrit du corps, dans les deux écritures, qu'en dire ? Quel rapport entre cris et écrit ? Pour la patiente dont je vais parler, je pourrais situer l'écrit comme le situe certains écrivains tels Blanchot, Quignard, R. Laporte, c'est-à-dire dans l'intervalle qui sépare parole et silence, là où il est impossible de parler, dans cet espace sans voix d'où jaillissent «les cris» ; c'est-à-dire dans ce lieu limite du symbolique, à proximité du Réel, près de l'opacité du sujet, à l'orée de la faille de tout discours, c'est-à-dire de toute histoire.

Les cris évoquent la violence de l'intériorité, renvoient à une sorte de désolation dans la solitude et l'ennui, à l'évocation d'une errance existentielle.

Les cris réactualisent le premier cri, qui est manifestation de la voix qui marque le franchissement d'un espace sans représentation. La patiente Claire parle de cet espace d'une solitude sonore habité par l'autre de soi-même.

Son expérience graphique, que je vais vous présenter, parle de l'écriture du corps en tant que duel entre deux. Corps duel, où observant l'intimité de son propre corps, elle observe aussi sa nature jumelle, dans la gémellité des autres corps. Le corps en tant qu'il est lié à ce fantasme du double qui le structure et le constitue.

Partant de la boutade de Lacan: «la clinique c'est le réel» c'est-à-dire l'insupportable comme tel, je vais vous parler de l'expérience graphique de Claire, expérience qui a duré quatre mois, période pendant laquelle elle poursuivait son travail analytique.

## Le cas de Claire :

Claire a déjà été hospitalisée en psychiatrie et a entendu parler de psychanalyse. Lors de la première consultation, elle me montre le livre de poèmes qu'elle a écrit. Elle a été publiée, elle en est très fière. Elle me demande de lire ses poèmes avant de prendre une décision, car elle souhaite que je la connaisse déjà par ce livre. J'accepte de lire ses poèmes et d'en parler après. Notre travail commence. C'était trois ans avant cette expérience graphique. Elle craque de partout, ne dort pas, ne peut pas rester seule. Tout au long de son analyse elle sera hantée par la question de sa sœur jumelle morte à la naissance et jetée avec le placenta. Elle se sent seule, seule, et sans limites corporelles, en mille morceaux.

Elle a des difficultés à nommer les choses, à parler. Très vite elle parle de sa douleur et de cette «urgence» à répéter infiniment la même chose.

Son expérience graphique fait partie de cette urgence à répéter des signes, travail qui n'a jamais cessé, mais qui durant quatre mois a fait l'objet d'un travail méthodique, quasi obsessionnel. Ce qui la guide dans son travail c'est l'énergie qu'elle met à lutter contre le figé, l'immobile.

Cette expérience graphique était doublée d'une expérience sémantique, donnant lieu à la rédaction d'un journal. Elle parlait de son expérience en ces termes :

L'urgence, c'est la primauté du corps et l'émergence d'un corps construit et assemblé. Retrouver *son* unité.

<sup>1</sup> Intervention de Denise Sauget au séminaire du Mercredi 16.06.98, reprise pour le Courrier de l'A.P.M.

Depuis le début de son travail analytique, Claire dessine le corps par morceaux : écriture des jambes, du visage. Quadrillage de carrés symbolisant l'intérieur du corps.

Elle tente de repérer l'espace car tout est rétréci, à l'envers, ou alors assemblé selon deux axes avec le vide entre les deux.

A d'autres moments, elle a l'impression de voler dans l'espace à la recherche de mots à mettre sur un air qu'elle dit posséder.»

Claire se dit *habitée*, mais par qui ? Elle ne cesse de se poser la question, et cherche la réponse à cette question par le biais de son acharnement à ce travail graphique.

Elle parle de *trou noir*, sorte d'abîme intérieur et ne cesse de représenter des tubes, des cubes, des formes confuses ; elle remplit des pages et des pages avec aussi des quadrillages de carrés.

A la fin de cette période, elle commence à tracer des lignes à la recherche des lettres qu'on n'entend pas ; les lettres absentes qu'elle met en relation avec son problème lié à l'absence.

Cette quête de l'image intérieure à retrouver, *une image à moi* surgit dans l'entrelacs de traits de deux lettres de son nom V et Y (lettres de son nom), qu'elle appelle son signe. Elle le nomme : « VIE ».

Parallèlement, les rêves qu'elle apporte permettent de repérer ce qui se joue dans le graphisme : le trajet de la merde fait trait, la forme tube met en circulation les matières du corps : vaisseaux, œsophage, intestins.

A ce moment, l'écriture graphique passe par différents aspects ; elle est très proche de l'écriture occidentale, en lignes horizontales gauche-droite. Chaque partie s'inscrit dans un carré, sorte d'idéogramme abstrait. Les idéogrammes s'emboîtent alors en se déformant pour former des bandes linéaires ; l'arabesque cède la place aux formes géométriques qui envahissent toute la feuille pour parler du corps. Puis l'arabesque revient en force, et les deux sources du graphisme : arabesques et formes géométriques jouent entre elles pour parler du corps.

Le travail dans la cure devient très difficile lorsque s'affronte le vide et le plein. En analyse, nous assistons à des rêves continus d'accouchements. (dedans-dehors, vide-plein).

C'est à ce moment-là que des taches de couleur apparaissent sur la toile, *l'attache* dont elle parle par rapport au *détacher* impossible. C'est un moment essentiel dans la cure.

Dans un rêve l'image maternelle apparaît en force en rapport avec l'expression répétitive de *contrainte par corps* liée à la menace d'anéantissement du corps.

Elle peut verbaliser l'incapacité de la mère à réserver aux autres un espace privé.

Dans le même temps la lettre *G* (j'ai) s'impose, liée à l'aide maternelle qui suppléait à l'absence de la mère qui travaillait, une jeune femme sadique probablement débile. La lettre *J* (gît) émerge ensuite, lettre dont elle dira c'est le père.

Ayant découvert ces deux lettres, elle joue à les marier. C'est ce qu'elle désigne comme le syllabaire magique de son enfance.

*G J* j'ai gît, renvoyant au passé d'un corps gisant.

A ce moment de la cure elle reparle de sa grande difficulté pour apprendre à lire, du mariage impossible des lettres et des multiples rééducations pour dyslexie qu'elle a eues à subir, sans résultat. Elle évoque les souvenirs des examens psychologiques et des différents psychologues qu'elle a rencontrés tout au long de sa malheureuse scolarité.

Rien que l'évocation de la lettre *O*, cette lettre trou l'avait fait chuter et elle s'était effondrée sur le divan sans corps lors d'une séance, au cours des entretiens préliminaires. A ce moment de la cure, Claire parle de plus en plus facilement de ses souvenirs. Elle remonte de plus en plus loin dans son passé et exprime des fantasmes archaïques dans lesquels elle était engloutie.

Sa lutte entre le vide et le plein, le dedans et le dehors, ses rêves d'accouchements sont parlés en analyse comme séparation impossible d'avec sa sœur jumelle fantasmée. Au cours des séances, elle parle de façon répétitive de cette sœur immatérielle qu'elle ne peut nier. La séparation d'avec cette sœur n'est pas faite dans sa mémoire. Elle est envahie par la peur du souvenir de la douleur et de la cicatrice de cette sœur.

Des impressions délirantes apparaissent ; Claire a l'impression qu'une de ses côtes se craquelle. Il lui semble que cette sœur se détache d'elle ; elle vit un passage délirant très douloureux où elle exprime qu'elle sent sa sœur dans son corps, qu'elle doit la mettre au monde car elle ne peut plus supporter ce sentiment d'être coupée en deux, d'être hors sujet.

L'expérience graphique se poursuit dans la cure analytique et permet à Claire de passer à la symbolisation de cet imaginaire. Imaginaire qu'elle tentait de maîtriser à travers des grossesses à répétition qui l'épuisaient. Chaque accouchement étant la mise en acte d'une tentative de séparation d'avec sa sœur jumelle fantasmée qui la hantait.

Ce travail graphique elle le poursuit bien au-delà de ces quatre mois.

Tous les jours, elle écrit le corps et note ses impressions sur un papier petit format. Puis, sur une grande toile elle trace deux signes pour l'aider à se repérer dans le temps.

Elle s'impose un rythme ralenti, parfois pas plus d'un geste par jour. Le temps devient un élément de méditation qui porte à la maturation du trait suivant.

Sur un rouleau de papier, elle inscrit une ligne pour noter le temps de l'écriture du corps qui lui rappelle l'encéphalogramme et l'électrocardiogramme marquant les rythmes de son corps. Tandis que se déroule l'expérience du trait, l'écriture de la ligne, les retrouvailles du rythme temporo-spatial qui mène à la jonction, à la forme synthétique, à l'unité, son vécu s'énonce dans les séances à travers des rêves, qui dévoilent des fantasmes d'un vécu de plus en plus archaïque, et d'autres lettres émergent.

**Une question se pose : quel lien pouvons-nous établir entre dire et tracer ? Entre la lettre et le trait ?**

Claire cherche à tracer la lettre à partir de cette impossibilité à nommer. Elle est dans ce langage total, qui veut dire tout. Mais ce tout est incompréhensible pour elle-même, impossible à cerner. A travers son expérience graphique, elle cherche à dégager le *quelque chose* entre la ligne et la ligne, la tache et la tache, la chose et la chose. Elle cherche à dégager quelque chose du manque pour sortir du grand Tout.

Le tracé est aussi sa recherche de la forme fidèle qui traduirait son vécu intérieur. Ce geste, qui tente de tracer, à la fois témoigne qu'elle veut oublier et aussi qu'elle veut se souvenir de l'Oubli. Cet Oubli de ce qu'elle appelle son premier meurtre, l'incorporation de cette sœur jumelle, jetée à la naissance avec le placenta.

Elle ne pourra jamais oublier *a*, et elle pousse le trait à l'extrême, jusqu'à la limite du trait, jusqu'à l'insupportable, un instant avant qu'il ne bascule dans l'informe, pour trouver ce qui reste de signifiant avant d'aborder le rien.

C'est à ce moment de la cure que Claire a cette idée délirante. Le dire rejoint le tracer. Elle affirme que sa sœur jumelle est en moi réincarnée, qu'elle est vivante à travers moi et qu'elle se doit de répéter ce meurtre premier afin de se débarrasser à jamais de cette obsession.

Le rêve de lacération de la doublure du manteau de son analyste la délivre définitivement de ce devoir obsédant à accomplir. Ce rêve aura permis sans doute la symbolisation de cette perte et le passage à d'autres formes de productions graphiques.

**Quelques hypothèses sur cette recherche graphique ?**

La recherche graphique de Claire est la quête d'un ordre dans les idéogrammes, le réapprentissage d'une écriture qui est celle de la ligne.

Les traits s'imposent à elle avec indépendance et adviennent en un lieu, la feuille blanche ;

La mise en ordre de ces signes produit des effets essentiels sur le sens ; le sens acquiert une complexité particulière faite des résonances graphiques des idéogrammes et détermine des effets de vérité liés à leur position.

A partir du rythme entre les signes qui crée la tension, son corps entre en résonance avec son travail graphique. Elle essaie de trouver un état intérieur de tension, conjonction du dedans et du dehors, afin de suggérer la vérité de son être.

Rythmiquement hésitant, se succédant en rebondissant les uns sur les autres, les signes se mettent en doute ou restent en suspens ; pour Claire c'est l'affrontement d'un vouloir dire. Le corps et le signe ? Qui dira, qui de l'un a précédé l'autre ?

Dans ces hésitations de l'être l'espace se fait tremblant : le comptage révèle la difficulté à advenir ; ce qui compte c'est le temps des hésitations à occuper la place.

Les blancs aussi parlent de quelque chose ; pigments sans matière, ils donnent la surface entre les traits. Là où il n'y avait qu'une page blanche en attente, l'image est révélée sur la surface initiale par la parcellisation de l'espace. De l'initial informe, plat blanc, naissent à l'œil, courbes et angles, cavités et rotondités, pleins et vides.

Travail terrible mais fascinant, dans ce voyage à travers la ligne et le corps la relation au trait est douloureuse : en effet la trace (comme la lettre) révèle et dissimule à la fois ce qu'elle révèle. Cette trace, Claire la vit en l'inscrivant. Par ses gribouillages, elle essaie de retrouver un rythme intérieur parlant de toutes les pulsations et formes corporelles qui l'habitent. Les gribouillages ainsi produits, transcrivant jour après jour, son corps, ce qu'il en est de ses lignes, de ses espaces, de sa matière, de sa densité, de ses vibrations.

Page après page, elle écrit le corps, son corps et celui des autres par référence au sien, par souvenir du sien. Dans ses ressemblances et ses dissemblances à la foule des autres, l'immensité des autres présents, passés, futurs ; points innombrables dont certains sont repérables ; son but clairement exprimé est de retrouver quelque chose qui soit le fondement des choses, là où les réponses n'existent pas ; l'être, seulement l'être.

Si la lettre freudienne est bien au service de la vérité de l'être, la fonction du trait dont parle Claire, trait comme trace, signe du corps, semble bien, à travers son récit, très proche de la fonction de la lettre.

**Quelle lecture pouvons nous faire de ce cas ?**

L'effondrement du narcissisme originaire ne permet pas à Claire de se tenir autour d'un objet « a ». Le corps dans sa vulnérabilité lui tient lieu d'objet « a ». Corps dissocié qui vient boucher, en tout ou en partie, la béance, l'éclatement, la fuite éperdue d'une existence qui défaille dans l'impossibilité d'une rencontre avec le rien, le vide, la chose (das Ding). Elle disparaît, s'éparpille, éclate son corps quand « la chose » se présente là comme cette rencontre questionnant sur l'impossible de l'existence.

Les événements sont accumulés et ne sont pas pris dans un processus d'historisation. La jouissance affleure comme bruit de fond, porteuse de cris, dans la

manifestation non fantasmée de la pulsion. C'est déjà là, le corps en proie aux signifiants. Cette tension du narcissisme originaire (préséculaire) est en lutte permanente contre la destruction. Nous sommes dans ce tissu originel, à des stades archaïques de l'image du corps, au fondement de l'identité du sujet.

Dans le passage psychotique que Claire traverse, elle se trouve confrontée à une difficulté de cadrage du tout dispersé. L'introduction de l'autre fait naître le mouvement ; le temps surgit, arrêtant cette fuite vaine et épuisante. Sa démarche graphique aura permis à Claire de saisir ce temps d'arrêt.

On peut dire que la feuille blanche délimite un périmètre qui borde un vide, vide qui correspond à une zone anesthésiée renvoyant au blanc de la chaîne symbolique. Cet espace, en tant que balayé par le regard, appartient au registre du réel, au « a » comme regard. C'est de ce vide que surgissent les lettres G et J, évocation d'un possible nouage fondant quelque chose d'un nom, liant son corps de pensée à son propre corps. Ce tenir - ensemble du corps, ces retrouvailles créent une articulation signifiante qui permet le cheminement du Autre vers l'identification au sujet du désir. Ce temps d'arrêt, de la surprise, marque le départ d'un devenir pour Claire ; le corps unifié laisse désormais prise au sujet pour la constitution du fantasme. L'analyste peut alors prendre la place de cette barre, et, de cette place, tenter de soutenir cette position féminine gardienne du narcissisme primaire. L'énoncé sépare de la chose d'une façon nouvelle, et les mots circulent autrement. Cependant le travail de l'analyste, s'il est possible, n'en est pas moins difficile, à cause de la fragilité de l'inscription ; tant que l'intériorité se trouve menacée chez la patiente, une nouvelle béance risque de se produire venant fragiliser cette image du corps.

#### ANNEXE :

La présentation de ce cas permet de poser les questions suivantes.

- **La question de la demande de psychanalyse** que nous formule un patient. Comment la recevoir ? Y

répondre ? C'est la question des entretiens préliminaires.

- **La question du désir de l'analyste.** Dans le cas de cette patiente, dès les premiers entretiens, on peut repérer des disjonctions au niveau du langage qui vont dans le sens d'un diagnostic de psychose ; cependant sa souffrance est exprimée de façon très authentique dans un grand cri de douleur, avec appel à l'autre ; elle interpelle le psychanalyste dans son métier :

Répondre à la demande de cette patiente, c'est accepter de basculer de façon vertigineuse de la position de toute puissance, où elle place l'analyste, à la position *de trou qui évacue*.

La question de mon désir d'analyste pourrait se formuler ainsi : comment supporter d'être hors d'image de soi-même tout en continuant d'entendre l'intensité de la détresse, comment résoudre le défi que lance cette patiente.

- **La question du transfert,** liée à celle du désir du psychanalyste.

Dans ce cas l'opération du transfert analytique, opération répétitive qui dégage ce qu'il en est de l'irréductible objet « a » se trouve empêchée de fonctionner.

Le transfert s'opère sur ce bruissement de fond, sur ce fond de jouissance. Il me semble que dans cette clinique des « butées », là où le désir de l'analyste se soutient de la dimension du « das Ding », c'est-à-dire, ce qui du réel pâtit du signifiant, le désir de l'analyste, cet « x » énigmatique, opère de cette place de témoin qui conditionne le déroulement de la parole ; le désir de l'analyste opère à partir de ce qui se transmet à son insu au cours de l'expérience analytique et qui ne serait pas limité à la mise en acte de son propre inconscient dans le déroulement de la cure, mais lié à ce « das Ding ». Cette transmission ne se réduit pas à des transmissions inconscientes produites par des jeux de signifiants qui produisent des effets libérateurs à l'égard du symptôme.

- **La question de la parenté entre psychose et maladie somatique,** dans la conduite des cures. ■